

Synthèse finale : **Il faut se méfier des beaux parleurs....**

Corpus 2 : Les dangers d'une parole trop bien ou trop mal maîtrisée

Objectifs : prendre conscience des dérives liées au pouvoir de la parole

Analyse des procédés langagiers visant à tromper- prendre conscience de la nécessité d'une parole claire

Doc 1 : Expérience de Milgrann et Le jeu de la mort – vidéo-

Doc 2 : Platon Gorgias

Doc 3 : Le Médecin malgré lui Molière - <https://www.youtube.com/watch?v=2bWUxrbe5no>

Doc 4 : Les fondements de l'autorité - Sciences Humaines- Mensuel N° 117 - Juin 2001

En vous appuyant sur les documents de ce corpus , vous répondrez à la question suivante :

Sujet de réflexion: Comment l'autorité de la parole peut-elle devenir manipulation ?

Vous vous appuyerez également sur les éléments définis dans l'art de la parole, les procédés de l'autorité permettant de manipuler le destinataire.

Doc 1 : Comprendre le rôle de la mise en scène de la parole et ses conséquences sur les interlocuteurs

Mesurer les pouvoirs de la parole à la télévision

Activités :

- Diffusion d'une partie du documentaire de Christophe Nick : La télé donne le droit de tuer ?
- *Youtube* : Le zapping du « jeu de la mort »(3 minutes 05)

<http://www.youtube.com/watch?v=CobaPLs9H10&NR=1&feature=fvwp>

Quelques réflexions suite au visionnage du documentaire : Le jeu de la mort

- Quel est le mécanisme de ce jeu ?
- Sur quelle stratégie repose-t-il ?
- Comment peut-on caractériser les paroles de la présentatrice ?
- Comment peut-on caractériser les réponses des candidats ?
- Quelle explication peut-on donner à leur comportement ?
- Que veulent démontrer les concepteurs du jeu ?
- A quels événements réels ce jeu fait-il référence ?

Le jeu de la mort, zone Xtreme, le pouvoir de la télévision, Soumission à l'autorité (sujet du JT de France 2, 4 minutes 58) <http://www.youtube.com/watch?v=G1i8bZrXLqU>

- Textes tirés de Télérama n° 3139 du 13 au 19 mars 2010 : quelques éléments de réponse sur l'autorité de la parole en spectacle.

Le jeu de la mort : Le docu choc de France 2 : Et si on jouait à se tuer sur un plateau télé ? C'est ce que propose *Le jeu de la mort*, le documentaire choc de France 2 basé sur une expérience scientifique et diffusé ce soir. Le but : découvrir jusqu'où peut aller la télévision. Ce soir à 20h35, France 2 diffuse un documentaire événement à ne pas rater : *Le jeu de la mort*. Ecrit et produit par Christophe Nick, célèbre documentariste à qui l'on doit *Chroniques de la violence ordinaire*, *Résistance* ou encore *Mise à mort du travail*, ce programme reproduit l'expérience scientifique de Milgram. Tout se déroule comme dans un véritable jeu télé. Un décor, une animatrice, et des candidats, qui ne sont au courant de rien, et découvrent les règles de ce nouveau programme faussement baptisé *La zone Xtreme*. Les règles sont simples : **envoyer des décharges électriques** des plus en plus fortes (jusqu'à la mort) à un autre candidat, comédien celui-ci. Christophe Nick cherche ainsi à vérifier si des anonymes acceptent de se soumettre à des règles inhumaines sous l'influence d'une animatrice et de caméras. Le résultat est sans appel : 80% d'entre eux obéissent. C'est encore plus que les chiffres récoltés par Milgram dans les années 70

Stanley Milgram était un chercheur en psychologie qui se posait la question du pouvoir d'autorité que pouvait exercer un scientifique sur un individu lambda. Les règles étaient les mêmes que pour *Le jeu de la mort*, mais dans un autre contexte. Des personnes volontaires étaient recrutées pour participer à une expérience sans en connaître les différents facteurs. On leur faisait croire par un tirage au sort bidonné qu'ils auraient le rôle du questionneur et leur voisin (un complice) celui du candidat. Ce dernier devait alors mémoriser une liste de mots associés. Quand le questionneur demande un mot, le comédien, enfermé dans

une cabine, doit lui répondre le mot associé. S'il se trompe (ce qu'il fait, puisque c'est un complice), le questionneur a l'ordre de lui envoyer une décharge électrique. Plus il se trompe, plus les décharges s'intensifient, passant de 15 à 450 volts. Le questionneur sait que les doses puissantes sont mortelles, il entend les suppliques du comédien, mais pourtant, dans 62,5% des cas, il va jusqu'au bout, encouragé par le scientifique. En avait découlé un film : *I comme Icare*, avec Yves Montand.

Dans *Le jeu de la mort*, Christophe Nick réactualise l'expérience. Il a simplement remplacé l'homme en blouse blanche par une animatrice, interprétée par Tania Young. Au lieu d'être installés dans un laboratoire, les questionneurs se retrouvent sur un plateau de télévision. Et les résultats sont là, alarmants. Devant les injonctions de l'animatrice et les encouragements du public (lui aussi complice), la majorité des candidats ne parviennent pas à se rebeller et poursuivent leur acte de torture. Pourtant, ils n'y a rien à gagner, car ils croient prendre part au pilote non diffusable d'un nouveau jeu télé. Suite à cette expérience, souvent déstabilisante, les "cobayes" ont été pris en charge psychologiquement.

Le but de cette expérience : certainement pas d'**accabler les participants devenu bourreaux, mais plutôt de réfléchir au pouvoir que détient la télévision**. *Le jeu de la mort* sera suivi à 22h05 d'un débat intitulé [Jusqu'où va la télé](#). Le lendemain, à 22h45, France 2 poursuivra son procès de la télévision avec le documentaire *Le temps de cerveau disponible*, toujours produit par Christophe Nick, qui retrace l'évolution du divertissement télé.

Mathilde Saez - mercredi 17 mars 2010 à 10h34

Doc 2 : Platon Gorgias (Vème avt J.C)- texte p 189-

GORGIAS :

Ah, si au moins tu savais tout, Socrate, et en particulier que la rhétorique, laquelle contient, pour ainsi dire, toutes les capacités humaines, les maintient toutes sous son contrôle *h* je vais t'en donner une preuve frappante. Voici. Je suis allé, souvent déjà, avec mon frère, avec d'autres médecins, visiter des malades qui ne consentaient ni à boire leur remède ni à se laisser saigner ou cautériser par le médecin *20*. Et là où ce médecin était impuissant à les convaincre, moi, je parvenais, sans autre art que la rhétorique, à les convaincre. Venons-en à la Cité, suppose qu'un orateur et qu'un médecin se rendent dans la Cité que tu voudras, et qu'il faille organiser, à l'Assemblée ou dans le cadre d'une autre réunion, une confrontation entre le médecin et l'orateur pour savoir lequel des deux on doit choisir comme médecin. Eh bien, j'affirme que le médecin aurait l'air de n'être rien du tout, et que l'homme qui sait parler serait choisi s'il le voulait. Suppose encore que la confrontation se fasse avec n'importe quel autre spécialiste, c'est toujours l'orateur qui, mieux que personne, saurait convaincre qu'on le choisît. Car il n'y a rien dont l'orateur ne puisse parler, en public, avec une plus grande force de persuasion que celle de n'importe quel spécialiste. Ah, si grande est la puissance de cet art rhétorique!(...)

SOCRATE : J'imagine, Gorgias, que tu as eu, comme moi, l'expérience d'un bon nombre d'entretiens. Et, au cours de ces entretiens, sans doute auras-tu remarqué la chose suivante : *les interlocuteurs ont du mal à définir les sujets dont ils ont commencé de discuter* et à conclure leur discussion après s'être l'un et l'autre mutuellement instruits. Au contraire, s'il arrive qu'ils soient en désaccord sur quelque chose, si l'un déclare que l'autre se trompe ou parle de façon confuse, ils s'irritent l'un contre l'autre, et *chacun d'eux estime que son interlocuteur s'exprime avec mauvaise foi, pour avoir le dernier mot, sans chercher à savoir ce qui est au fond de la discussion*. Il arrive même, parfois, qu'on se sépare de façon lamentable : on s'injurie, on lance les mêmes insultes qu'on reçoit, tant et si bien que les auditeurs s'en veulent d'être venus écouter pareils individus. Te demandes-tu pourquoi je parle de cela ?(...) Parce que j'ai l'impression que *ce que tu viens de dire n'est pas tout à fait cohérent, ni parfaitement accordé avec ce que tu disais d'abord au sujet de la rhétorique*. Et puis, j'ai peur de te réfuter, j'ai peur que tu ne penses que l'ardeur qui m'anime vise, non pas à rendre parfaitement clair le sujet de notre discussion, mais bien à te critiquer. Alors, écoute, si tu es comme moi, j'aurais plaisir à te poser des questions, sinon, j'y renoncerais. Veux-tu savoir quel type d'homme je suis ? Eh bien, *je suis quelqu'un qui est content d'être réfuté, quand ce que je dis est faux, quelqu'un qui a plaisir aussi à réfuter quand ce qu'on me dit n'est pas vrai, mais auquel il ne plaît pas moins d'être réfuté que de réfuter*.

Doc 3 : Le Médecin malgré lui Molière (1666) Acte sc 4

<https://www.youtube.com/watch?v=2bWUxrbe5no>

SGANARELLE.- Est-ce là, la malade ?

GÉRONTE.- Oui, je n'ai qu'elle de fille : et j'aurais tous les regrets du monde, si elle venait à mourir.

SGANARELLE.- Qu'elle s'en garde bien, il ne faut pas qu'elle meure, sans l'ordonnance du médecin.

GÉRONTE.- Allons, un siège.

SGANARELLE.- Voilà une malade qui n'est pas tant dégoûtante : et je tiens qu'un homme bien sain s'en accommoderait assez.

GÉRONTE.- Vous l'avez fait rire, Monsieur.

SGANARELLE.- Tant mieux, lorsque le médecin fait rire le malade, c'est le meilleur signe du monde. Eh bien ! de quoi est-il question ? qu'avez-vous ? quel est le mal que vous sentez ?

LUCINDE répond par signes, en portant sa main à sa bouche, à sa tête, et sous son menton.- Han, hi, hon, han.

SGANARELLE.- Eh ! que dites-vous ?

LUCINDE continue les mêmes gestes.- Han, hi, hon, han, han, hi, hon.

SGANARELLE.- Quoi ?

LUCINDE.- Han, hi, hon.

SGANARELLE, la contrefaisant.- Han, hi, hon, han, ha. Je ne vous entends point : quel diable de langage est-ce là ?

GÉRONTE.- Monsieur, c'est là, sa maladie. Elle est devenue muette, sans que jusques ici, on en ait pu savoir la cause : et c'est un accident qui a fait reculer son mariage.

SGANARELLE.- Et pourquoi ?

GÉRONTE.- Celui qu'elle doit épouser, veut attendre sa guérison, pour conclure les choses.

SGANARELLE.- Et qui est ce sot-là, qui ne veut pas que sa femme soit muette ? Plût à Dieu que la mienne eût cette maladie, je me garderais bien de la vouloir guérir.

GÉRONTE.- Enfin, Monsieur, nous vous prions d'employer tous vos soins, pour la soulager de son mal.

SGANARELLE.- Ah ! ne vous mettez pas en peine. Dites-moi un peu, ce mal l'opprime-t-il beaucoup ?

GÉRONTE.- Oui, Monsieur.

SGANARELLE.- Tant mieux. Sent-elle de grandes douleurs ?

GÉRONTE.- Fort grandes.

SGANARELLE.- C'est fort bien fait. Va-t-elle où vous savez ?

GÉRONTE.- Oui.

SGANARELLE.- Copieusement ?

GÉRONTE.- Je n'entends rien à cela.

SGANARELLE.- La matière est-elle louable [14] ?

GÉRONTE.- Je ne me connais pas à ces choses.

SGANARELLE, se tournant vers la malade.- Donnez-moi votre bras. Voilà un pouls qui marque que votre fille est muette.

GÉRONTE.- Eh ! oui, Monsieur, c'est là son mal : vous l'avez trouvé tout du premier coup.

SGANARELLE.- Ah, ah.

JACQUELINE.- Voyez, comme il a deviné sa maladie.

SGANARELLE.- Nous autres grands médecins, nous connaissons d'abord [15] , les choses. Un ignorant aurait été embarrassé, et vous eût été dire : "C'est ceci, c'est cela" : mais moi, je touche au but du premier coup, et je vous apprends que votre fille est muette.

GÉRONTE.- Oui, mais je voudrais bien que vous me pussiez dire d'où cela vient.

SGANARELLE.- Il n'est rien plus aisé [16] . Cela vient de ce qu'elle a perdu la parole.

GÉRONTE.- Fort bien : mais la cause, s'il vous plaît, qui fait qu'elle a perdu la parole ?

SGANARELLE.- Tous nos meilleurs auteurs vous diront que c'est l'empêchement de l'action de sa langue.

GÉRONTE.- Mais, encore, vos sentiments sur cet empêchement de l'action de sa langue ?

SGANARELLE.- Aristote là-dessus dit... de fort belles choses.

GÉRONTE.- Je le crois.

SGANARELLE.- Ah ! c'était un grand homme !

GÉRONTE.- Sans doute.

SGANARELLE, levant son bras depuis le coude.- Grand homme tout à fait : un homme qui était plus grand que moi, de tout cela. Pour revenir, donc, à notre raisonnement, je tiens que cet empêchement de l'action de sa langue, est causé par de certaines humeurs qu'entre nous autres, savants, nous appelons humeurs peccantes [17] , peccantes, c'est-à-dire... humeurs peccantes : d'autant que les vapeurs formées par les exhalaisons des influences qui s'élèvent dans la région des maladies, venant... pour ainsi dire... à... Entendez-vous le latin ?

GÉRONTE.- En aucune façon.

SGANARELLE, se levant avec étonnement.- Vous n'entendez point le latin !

GÉRONTE.- Non.

SGANARELLE, en faisant diverses plaisantes postures.- Cabricias arci thuram, catalamus, singulariter,

nominativo hæc Musa, "la Muse", bonus, bona, bonum, Deus sanctus, estne oratio latinas ? Etiam, "oui", Quare, "pourquoi ?" Quia substantivo et adjectivum concordat in generi, numerum, et casus [18] .

GÉRONTE.- Ah ! que n'ai-je étudié !

JACQUELINE.- L'habile homme que velà !

LUCAS.- Oui, ça est si biau, que je n'y entends goutte.

SGANARELLE.- Or ces vapeurs, dont je vous parle, venant à passer du côté gauche, où est le foie, au côté droit, où est le cœur, il se trouve que le poumon que nous appelons en latin *armyan* [i] , ayant communication avec le cerveau, que nous nommons en grec *nasmus*, par le moyen de la veine cave, que nous appelons en hébreu *cubile*, rencontre, en son chemin, lesdites vapeurs qui remplissent les ventricules de l'omoplate ; et parce que lesdites vapeurs... comprenez bien ce raisonnement je vous prie : et parce que lesdites vapeurs ont une certaine malignité... Écoutez bien ceci, je vous conjure.

GÉRONTE.- Oui.

SGANARELLE.- Ont une certaine malignité qui est causée... Soyez attentif, s'il vous plaît.

GÉRONTE.- Je le suis.

SGANARELLE.- Qui est causée par l'âcreté des humeurs, engendrées dans la concavité du diaphragme, il arrive que ces vapeurs... *Ossabandus, nequeys, nequer, potarinum, quipsa milus*. Voilà justement, ce qui fait que votre fille est muette.

JACQUELINE.- Ah que ça est bian dit, notte homme !

LUCAS.- Que n'ai-je la langue aussi bian pendue !

GÉRONTE.- On ne peut pas mieux raisonner sans doute. Il n'y a qu'une seule chose qui m'a choqué. C'est l'endroit du foie et du cœur. Il me semble que vous les placez autrement qu'ils ne sont. Que le cœur est du côté gauche, et le foie du côté droit.

SGANARELLE.- Oui, cela était, autrefois, ainsi ; mais nous avons changé tout cela, et nous faisons maintenant la médecine d'une méthode toute nouvelle.

GÉRONTE.- C'est ce que je ne savais pas : et je vous demande pardon de mon ignorance.

SGANARELLE.- Il n'y a point de mal : et vous n'êtes pas obligé d'être aussi habile que nous.

GÉRONTE.- Assurément : mais Monsieur, que croyez-vous qu'il faille faire à cette maladie ?

SGANARELLE.- Ce que je crois, qu'il faille faire ?

GÉRONTE.- Oui.

SGANARELLE.- Mon avis est qu'on la remette sur son lit : et qu'on lui fasse prendre pour remède, quantité de pain trempé dans du vin.

GÉRONTE.- Pourquoi cela, Monsieur ?

SGANARELLE.- Parce qu'il y a dans le vin et le pain, mêlés ensemble, une vertu sympathique, qui fait parler. Ne voyez-vous pas bien qu'on ne donne autre chose aux perroquets : et qu'ils apprennent à parler en mangeant de cela ?

GÉRONTE.- Cela est vrai, ah ! le grand homme ! Vite, quantité de pain et de vin.

SGANARELLE.- Je reviendrai voir sur le soir, en quel état elle sera. (À la nourrice.) Doucement vous. Monsieur, voilà une nourrice à laquelle il faut que je fasse quelques petits remèdes.

JACQUELINE.- Qui, moi ? Je me porte le mieux du monde.

SGANARELLE.- Tant pis nourrice, tant pis. Cette grande santé est à craindre : et il ne sera pas mauvais de vous faire quelque petite saignée amiable, de vous donner quelque petit clystère dulcifiant [19] .

GÉRONTE.- Mais, Monsieur, voilà une mode que je ne comprends point. Pourquoi s'aller faire saigner, quand on n'a point de maladie ?

SGANARELLE.- Il n'importe, la mode en est salutaire : et comme on boit pour la soif à venir, il faut se faire, aussi, saigner pour la maladie à venir.

JACQUELINE, en se retirant.- Ma fi, je me moque de ça ; et je ne veux point faire de mon corps une boutique d'apothicaire.

SGANARELLE.- Vous êtes rétive aux remèdes : mais nous saurons vous soumettre à la raison. (Parlant à Geronte.) Je vous donne le bonjour.

GÉRONTE.- Attendez un peu, s'il vous plaît.

SGANARELLE.- Que voulez-vous faire ?

GÉRONTE.- Vous donner de l'argent, Monsieur.

SGANARELLE, tendant sa main derrière, par dessous sa robe, tandis que Geronte ouvre sa bourse.- Je n'en prendrai pas, Monsieur.

GÉRONTE.- Monsieur...

SGANARELLE.- Point du tout.

GÉRONTE.- Un petit moment.

SGANARELLE.- En aucune façon.

GÉRONTE.- De grâce.

SGANARELLE.- Vous vous moquez.

GÉRONTE.- Voilà qui est fait.

SGANARELLE.- Je n'en ferai rien.

GÉRONTE.- Eh !

SGANARELLE.- Ce n'est pas l'argent qui me fait agir.

GÉRONTE.- Je le crois.

SGANARELLE, après avoir pris l'argent.- Cela est-il de poids ?

GÉRONTE.- Oui, Monsieur.

SGANARELLE.- Je ne suis pas un médecin mercenaire.

GÉRONTE.- Je le sais bien.

SGANARELLE.- L'intérêt ne me gouverne point.

GÉRONTE.- Je n'ai pas cette pensée.